

**PAGES
MANQUANTES**

1413
~~75527~~
788

Le Rosaire

Revue mensuelle

Publiée par les Pères Dominicains

XX^E ANNÉE SECONDE PÉRIODE

VOLUME TROISIÈME



Saint-Hyacinthe
Couvent de Notre-Dame du Rosaire

1914

IMPRIMATUR :

A. X.
Epus. Sancti Hyacinthi.

LE TRES RÉVÉREND PÈRE BOULANGER

Une dépêche de France est venue, le mois dernier, nous apporter la nouvelle de la mort du T. R. P. Boulanger. Voici la lettre-circulaire que le T. R. P. Provincial des Dominicains au Canada adresse aux religieux de sa province pour leur annoncer ce douloureux évènement :

Saint Hyacinthe, le 11 décembre 1913

Très Révérend Père Prieur,

Je viens vous annoncer officiellement la douloureuse nouvelle de la mort du T. R. Père Raymond Boulanger, Prédicateur Général, ex-Provincial de la Province de France. Il est pieusement décédé à Paris, le huit de ce mois, au soir de la belle fête de l'Immaculée Conception, dans la 74^e année de son âge et la 53^e de sa profession religieuse.

La Province de France aura soin sans doute de nous rappeler, dans une notice nécrologique, ce que fut ce grand religieux et comment il brilla pendant toute sa vie par son esprit de foi, son zèle pour nos saintes observances et son infatigable apostolat. Apôtre, ce mot le définit tout entier. C'est dans la méditation qu'il allait puiser l'inspiration et le sujet de ses discours, et il réalisa dans une mesure peu commune le "*contemplata aliis tradere*". Puis il fut toujours de ceux qui sont convaincus qu'après la contemplation proprement dite, l'apôtre dominicain doit aller chercher dans les observances de son Ordre l'aliment de sa prédication, et les Pères Capitulaires du récent Chapitre Provincial ont raconté avec quelle émotion ils voyaient ce religieux, à bout de forces, mais non à bout d'énergie, se faire porter au chœur pour assister à l'office. Enfin, il se dépensa sans compter au service des âmes par un apostolat, dont il plut à Dieu de bénir le zèle et les fatigues. Oui, c'est une grande figure qui disparaît aujourd'hui, et le deuil qui afflige nos frères de la Province de France ne saurait nous laisser insensibles.

Au reste, nous ne pouvons oublier que c'est sous le provincialat du R. P. Boulanger et, pour une grande part, grâce à son intervention personnelle, que s'est établie l'autonomie de notre Province Canadienne de saint Dominique. Il fit ici même deux visites canoniques, qui nous permirent de le connaître et d'admirer son esprit religieux. Pour tous ces bienfaits, nous lui garderons une sincère reconnaissance et un impérissable souvenir. Ce souvenir doit se traduire surtout par la prière, et c'est pourquoi je demande à chaque religieux prêtre de la Province de célébrer une fois le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme, et aux religieux qui ne sont pas prêtres de réciter le Rosaire entier à la même intention.

Veillez agréer, mon Très Révérend Père, l'expression de mes religieux sentiments en Notre-Seigneur et notre Bienheureux Père saint Dominique.

fr. H. HAGE, Prov. des f.f. prêche.

CAS DE CONSCIENCE

LE MONDE

II



DANS l'avant-dernier numéro du " ROSAIRE ", nous avons fait du monde une analyse descriptive ouvrant la voie à des considérations d'ordre plus pratique. Il s'agirait maintenant d'établir quelle conduite un chrétien vivant dans le siècle est tenu d'observer vis-à-vis du monde. Le religieux et la religieuse s'en tiennent à la position radicale que l'on sait. Par les trois vœux de religion, la clôture canonique, le costume, la tradition et la règle, ils établissent, entre eux et le monde, une barrière à la fois matérielle et morale qui les compromet d'avance et si bien, que le monde lui-même serait surpris et soi-disant scandalisé des moindres tentatives de rapprochement. Avec moins de protection visible et plus d'élan agressif, un prêtre de Jésus-Christ, touché de l'onction sainte, voué aux célestes ambassades et *ministre du sang*, comme parle sainte Catherine de Sienne, se dresse également comme l'adversaire officiel du monde qu'il doit poursuivre et combattre jusque sur son propre terrain. Et même au sein de la société laïque, bon nombre de célibataires et de gens mariés, soit par goût, soit par principes, soit par un ensemble de conditions extérieures, pratiquent vis-à-vis du monde une sorte d'*abstinence totale* qui les rapproche pour autant de l'idéal monastique et fait qu'à leurs yeux, la question mondaine n'existe pas.

Il y a pourtant une question mondaine, et si l'on y regarde de près, elle semble étroitement superposée à la fameuse question sociale ; car elle crée autant d'inégalités que la nature elle-même et cause un plus grave désordre économique que la modicité des salaires, la maladie, le chômage

et les grèves. Il y a une question mondaine, parce que les "conseils évangéliques" ne s'adressent pas à tous les disciples de l'Évangile et qu'une immense partie du troupeau de Jésus-Christ doit vivre et se mouvoir dans les pâturages mondains. Elle est exposée à tondre de ce pré beaucoup plus que la largeur de sa langue. Mais le berger, qui accepte pour lui-même une nourriture à la fois plus éthérée et plus solide, n'a pas le droit pour cela de la condamner aux strictes abstinences. Il convient donc, pour résoudre théoriquement et pratiquement cette question, d'oublier un instant ses engagements personnels et ses propres habitudes de vie. Et de même qu'un prêtre, au début de son oraison, doit, selon la méthode de saint Ignace, opérer la *configuration du lieu*, ainsi devra-t-il, avant d'écrire un sermon sur le monde ou de livrer une direction à ses pénitents mondains, opérer la *transposition du lieu*. C'est la grâce que je me souhaite en abordant ce travail dont les divisions paraissent déjà tout indiquées dans la précédente étude. Nous avons défini le monde un ensemble d'idées, d'usages et de personnes : quelle sera donc la conduite du vrai chrétien en rapport avec le *monde-idées*, le *monde-usages* et le *monde personnes* ?

Exposer un programme intransigeant de vive voix ou par écrit me paraît un plaisir facile auquel les hommes sages doivent résister en plus d'une occurrence. J'aurai néanmoins cette joie en traitant des idées du monde, car il n'est pas de compromis possible en cette matière, et les chrétiens du siècle, aussi bien que les religieux et les prêtres, doivent se rencontrer dans une commune réprobation. Qui donc, en effet, pourrait demeurer disciple de Jésus Christ, tout en proclamant qu'il faut "paraître" ce qu'on n'est pas, "jouir" de tout par tous moyens et "dominer" son semblable par la cruauté et l'injustice ? On ne saurait imaginer une cloison trop étanche pour opposer à l'infiltration des idées mondaines. Quand saint Paul nous persuade la mort et l'ensevelissement au monde, il entend surtout nous prémunir contre le monde-idées. Le mort n'est pas suffisamment protégé. Dans la chambre d'exposition, il reçoit des visites de cérémonie. On ébauche en sa présence de sots projets concernant ses funérailles. Il entend des réflexions comme celle-ci : "Encore s'il eût été pauvre.... mais partir en laissant une si jolie fortune !" Par bonheur, l'ensevelissement du sépulcre viendra

l'installer dans la vraie paix. Quand il aura mis trois pieds de terre ou l'épaisseur d'un marbre entre le monde et lui, on le laissera seul avec les pensées de Dieu.

Or, le mystique ensevelissement au monde est surtout un idéal. Avant de l'atteindre, il faut lutter, des années durant, contre ses propres pensées et les pensées des hommes, lesquelles ne sont pas toujours les pensées de Dieu. Et ce combat d'idées est d'autant plus rude qu'il s'exerce de tous côtés à la fois. C'est toujours le théâtre de notre âme, mais avec d'innombrables changements à vue : tantôt un intérieur domestique et tantôt une salle de danse, tantôt une place publique et tantôt un couloir de parlement. Si le monde choisit peu ses arènes, il se montre d'une égale indifférence quant à l'arme de combat. Présent partout, alors même que sensible nulle part, il sait utiliser, pour nous plaider sa cause et nous livrer sa guerre, les procédés les plus étranges et les plus contradictoires. Il insinue l'argument par la bouche des parents honnêtes ou par la plume des écrivains légers, hurle sa marotte sur la scène avec les histrions sonores ou la glisse en sourdine à l'oreille des assemblées pieuses, dresse ses batteries au grand jour, sur un train de plaisir ou durant un festival populaire, puis, l'instant d'après, tiraillé alerte, se livre à une guerre d'embuscade au sein des collèges, des pensionnats et des cloîtres. Pour quiconque se réserve, de temps à autre, le droit de réfléchir un peu, c'est effarant.

Le monde-idées n'a point de stratégie fixe ni d'arme régulière, mais, sachant le roman doué d'une efficacité puissante pour le bien et toute puissante pour le mal, il entraîne de préférence ses néophytes vers des lectures où l'art de l'écrivain fait pardonner l'immoralité de son thème ou la hardiesse de ses tableaux. On résiste plus facilement au rhéteur emporté qui crie et gesticule en notre présence qu'à l'auteur placide et douxereux qui s'offre et ne s'impose pas, qui sollicite et ne réclame pas, et dont les vues, la mentalité, les principes feront bientôt partie de notre âme à notre insu. Témoins attristés de certaines déformations morales, nous interrogeons parfois quel sinistre compagnon versa dans l'esprit le poison qui devait plus tard s'insinuer jusqu'au cœur. D'aucuns nous déclarent avec emphase : Cherchez plutôt la femme. " Et moi ", s'écriait un jour le romancier Valès, " moi, je vous dis : Cherchez le livre, le chapitre, la page, le mot ! " Il faut donc traiter le roman sans pitié, si l'on craint

d'y puiser autre chose que des satisfactions littéraires ou d'utiles renseignements. Et voici la règle à suivre, condition d'autant plus obvie qu'elle nous est fixée, cette fois encore, par un homme du métier : " Etre supérieur à ce qu'on lit ". (René Bazin). Etre supérieur à l'œuvre écrite ne signifie pas qu'on puisse en composer une meilleure ou une semblable, cela veut dire qu'on possède en soi une réserve de lumière apte à nous faire apprécier l'accent de l'ouvrage, la justesse de l'idée et la valeur du sentiment. Oh ! la vaste et saisissante formule ! Elle éclaire du même jet le problème de la lecture et l'aspect général de la question mondaine. Soyons supérieurs au monde, et le monde cessera de nous nuire. Et puisque cette supériorité même est une grâce, puisque la rade de sûreté est lointaine et la traversée pleine de risques, ayons souvent recours à la prière et jetons l'ancre en haut, dans le cœur de Celui qui a dit un jour : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *Coufidente, ego vici mundum.*

On ne saurait aborder du même geste sabreur et les idées du monde et les usages mondains, puisque tel de ces usages peut répondre à des conceptions beaucoup plus hautes, ou, du moins, n'incarner pas l'idée mondaine dans toute sa force ou sa brutalité. On peut composer avec le monde-usages. Il n'est pas défendu aux catholiques de suivre les prescriptions raisonnables de l'étiquette et de la mode, ni de prendre une part légitime aux divers amusements de société. C'est une question de tempérance au plus large sens du mot. Et comme il est plus aisé, dans les questions de ce genre, de signaler l'écart que de fixer un juste milieu, nous allons tâcher de caractériser les divers excès concernant le plaisir et la mode.

On a créé tout récemment en Belgique la *Ligue des Familles*, dans un but de réaction contre les modes extravagantes ou sensuelles, et une noble dame espagnole vient d'entreprendre dans son pays une campagne qui s'intitule bravement : *La croisade de la modestie chrétienne*. Que le mouvement devienne international, et ce sera pour le plus grand bénéfice de toutes les races civilisées. Mais, au Canada comme ailleurs, il demeure entendu que la mode est une reine. Il faut obéir aux reines ; à une condition, cependant, c'est qu'elles ne commandent rien contre la morale et les exigences de la vie et de la santé physiques. Il y avait autrefois une marque infailli-

ble pour distinguer l'honnête femme de la femme-scandale, et c'était le costume : sobre recherche et délicate réserve dans le premier cas, éclat postiche et notoire indécence dans le second. De nos jours, il faut avouer que le critérium a perdu de sa valeur, et nombre de femmes censément irréprochables dans leur conduite, mais "vêtues comme on ne se déshabille jamais," autorisent les jugements les plus sévères et justifient de regrettables confusions. On distinguait également pauvre et dame cossue par le nombre et la qualité de leurs vêtements. Mais ce procédé nous ménagerait encore d'autres surprises, car l'orgueil des humbles a changé tout cela. Franchement, quand je vois une pauvre petite ouvrière, — une midinette, comme on les nomme à Paris, — qui devrait secourir sa famille ou qui aurait tant besoin pour elle-même de repos, de traitement ou de remèdes, gaspiller une grosse part de son salaire pour se procurer à la douzaine écharpes, ceintures, rubans, plumes ou dentelles, et renouveler, tous les deux ou trois mois, son attirail au grand complet, je me demande si l'esclavage créé et inventé par les femmes au cours des siècles n'est pas mille fois plus insupportable que le joug héréditaire à elle transmis par Eve pécheresse. Mais il suffirait peut être d'un mouvement d'ensemble parti des meilleures sphères pour jeter bas ce carcan. Ah ! que de choses oppressives et scandaleuses ne durent que parce que le monde se courbe lâchement devant elles !

Nos moralistes ont fait depuis longtemps un triple partage des divertissements mondains : le mauvais, le dangereux et l'honnête. On interdit le "mauvais" sans restriction ; on prémunit fortement contre le "dangereux," avec tolérance en faveur d'un petit nombre chez qui le danger se trouve suffisamment atténué par les circonstances ; et l'on permet "l'honnête" dans les limites tracées par la prudence et la modération chrétienne. Il n'y a point lieu de considérer l'excès dans le premier cas, puisque tout usage est défendu, à moins qu'on n'affronte le mal uniquement pour exercer un droit de surveillance ou de répression. L'habitude des plaisirs honnêtes peut dégénérer en outrage plus ou moins condamnable, suivant qu'on s'y adonne aux dépens du devoir d'état, de la vie pieuse et de la vie de famille. Mais, où l'excès est facile et facilement condamnable, c'est quand il s'agit des amusements dangereux. Et l'on peut affirmer qu'aujourd'hui, par la force du vieil instinct et sous la pous-

sée d'un sensualisme de fraîche date, la plupart des grandes organisations mondaines tombent sous cette rubrique.

Voyez le théâtre, le plus séduisant et le plus en vogue des passe-temps modernes, à en juger par le nombre des édifices et l'affluence de la foule aux diverses représentations. J'ignore si l'on a fait des coupures aux récents drames affichés par le Théâtre National Français, (*L'âne de Buridan, Le Roi, Le vertige, Les requins.*) Mais je sais qu'il eût fallu les mutiler singulièrement pour en faire des pièces convenables. Ces œuvres furent écrites pour la scène de Paris, à l'intention d'un public blasé ou corrompu lui-même, et qui ne va sûrement pas au théâtre pour y voir évoluer des financiers honnêtes, des politiques intègres, des couples unis et des jeunes filles soumises. Mais voyez l'anachronisme et voyez l'anomalie. Des opéras, drames ou comédies, construits en vue de plaire à une société incroyante et avancée comme l'élément parisien, et transportés subitement, et sans autre transition que six jours de traversée, dans une ville comme Montréal, où l'on se targue à bon droit de croyance religieuse, de pratique religieuse et d'austère moralité. Et calculez l'effet de cette soudaine révélation d'une vie sociale en soi répugnante, je l'avoue, mais peinte avec tant d'art, de finesse et de verve qu'elle finit par apparaître en beauté, surtout si l'on joint au talent des auteurs celui des interprètes et cet ensemble de circonstances qui rend un public de théâtre volontiers tolérant, volontiers optimiste, volontiers faible, en tout cas, et comme toujours, beaucoup mieux disposé à subir l'influence du mal que la contagion du bien. Sans doute, le danger variant avec les individus, on ne saurait appliquer à tous les mêmes restrictions et les mêmes défenses. L'expérience de la vie, l'âge et le caractère d'une personne diminuent considérablement le péril occasionné par une peinture exacte de la société mondaine. Mais ici, je le répète, il faut se garer de l'habitude qui se confond presque toujours avec l'excès. Et John Ruskin, qui se plaisait à donner aux femmes ce que j'appellerai des conseils de beauté, écrivit un jour à leur intention : " Ne recherchez jamais les divertissements, et vous serez toujours prêtes à être diverties. La plus petite chose contient en elle de quoi jouir, le plus modeste horizon revêt un charme et le moindre mot contient de l'esprit, lorsque les mains sont occupées et que le cœur est libre. Mais si vous faites de l'amusement le but de votre vie, le jour vien-

dra où toutes les contorsions d'une pantomime ne parviendront pas à vous procurer un rire honnête".

Le conseil garde sa valeur entière quand il s'adresse aux hommes, et devient plus précieux encore s'il s'agit de l'enfance et de la jeunesse. Cet âge est fragile, indiciblement, et n'a d'autres devoirs sociaux que ceux qu'on veut bien lui créer. Dès lors, les parents ne sauraient dépenser trop de vigueur à éloigner des spectacles plus ou moins passionnels et des vues plus ou moins déprimantes ces âmes remplies de foi, de courage, de confiance en autrui et d'espoir non ébranlé dans l'avenir. Vous donnez dans une contradiction lamentable, pères et mères de familles, vous, si prudes au foyer, congédiant sans pitié toute compagnie dangereuse pour l'enfant, vous interdisant en sa présence certaines conversations honnêtes, écartant le journal et brûlant le volume, si tel chapitre, tel dialogue ou tel fait divers doit éveiller chez lui une curiosité malsaine, l'armer trop tôt pour la vie ou lui fournir des armes trop lourdes pour sa taille ; et, le lendemain, autorisant votre jeune fille à fréquenter des établissements où la familiarité s'étale entre les sexes, où, sans encouragement directement au mal, sans développer aucune thèse anti-religieuse ou anti-sociale, on montre cependant la religion solidaire d'un faux mysticisme, la société livrée au culte de l'argent et du pouvoir, l'amour pur voué au ridicule et le mariage aux pires profanations. La jeune fille revient avec cette conclusion fatale dont vous aviez, en même temps que l'auteur dramatique, déjà posé les prémisses : Après tout, c'est la vie ! Et quand une fois elle a découvert cette formule, je dis qu'il y a un ressort brisé dans son âme, et, pour autant, la voilà désarmée pour les luttes à venir.

Et j'en arrive sans plus de transition au monde-personnes, le plus dangereux de tous, puisqu'il incarne en de vivantes créatures le monde-idées et le monde-usages. Le véritable mondain est celui qui sacrifie sa conscience et la loi divine elle-même aux exigences et aux maximes du siècle. Il faut se protéger contre lui de toutes manières, sans hésitation, sans faiblesse, sans appel inconsidéré aux mansuétudes évangéliques. " Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous ". Tel est le commandement de l'Évangile. Il nous interdit de faire alliance avec un monde anathématisé par le Christ précisément à cause de ses scandales : *Vae mundo à*

scandalis ! Que les mondains authentiques, portraiturés ici même, soient donc à jamais excommuniés du cercle des croyants honnêtes.

Seule, la nécessité sociale autorise avec eux le commerce extérieur. On peut être enchaîné, parfois, à certains devoirs de condition qui empêchent d'orienter sa vie selon ses plus inspirés désirs. Alors, des contacts naissent, des échanges s'établissent qu'en toute autre circonstance on serait heureux de supprimer. Entre ces rapports de surface et l'amitié véritable, par la grâce de Dieu, il y a une distance infinie. On peut donc, en dépit du voisinage, rester fidèle à ses principes, et même, progresser dans les voies surnaturelles, à l'exemple de tant de vertueuses âmes qui se sanctifièrent à côté du vice. Autour d'elles, on se maquillait le visage, on chantait faux, on parlait faux, on vivait faux ; mais elles demeuraient, malgré tout, créatures de vérité, et rien ne pouvait leur arracher un sourire admiratif ou un geste d'approbation. Je pourrais citer des noms historiques, mais je craindrais de faire injure à la foule anonyme des grands chrétiens de tous les siècles, qui vécurent dans le monde comme n'y vivant pas et ne lui rendirent leurs devoirs que pour lui faire la leçon. Leur existence à la fois prodiguée au dehors et cachée en Dieu est encore la meilleure réponse aux questions de ma consultante, Madame G., et le plus parfait modèle que je puisse lui proposer.

fr. M. A. LAMARCHE,
des frères-prêcheurs.



Quand donc le monde comprendra-t-il qu'une heure de vie intérieure intense, renfermée dans les bornes d'une étroite cellule, a quelque chose de plus décisif pour l'humanité que le gain de telle ou telle bataille sur l'un des plus vastes champs du globe !

(Madame Goyau).

L'ŒUVRE DE LA TEMPÉRANCE A SAINT-HYACINTHE.

Nouvelle phase de la lutte : L'ENSEIGNEMENT.



Le *Comité Permanent* de Tempérance du diocèse de Saint-Hyacinthe est à l'œuvre. Il veut exécuter fidèlement le mandat qu'il tient du Congrès qui l'a institué et de l'autorité épiscopale qui l'approuve et le maintient. A cette fin, tout en préparant la publication du *Rapport officiel* du Congrès, il veille à la réalisation de ses vœux et résolutions.

Or, l'un des plus importants de ces vœux, est sûrement celui-ci :

“ *Considérant* que l'habitude de boire est engendrée par l'ignorance et le préjugé, et que tous deux mènent insidieusement les jeunes gens à la passion de boire qui est d'ordinaire un vice d'âge mûr.

“ Que le moment le plus favorable pour jeter dans les âmes la semence des saines convictions, est l'enfance et la jeunesse, alors que l'esprit est moins préjugé et l'âme plus accessible à la vérité, parce qu'elle n'a pas connu l'emprise de la passion ni les premières satisfactions de l'ivresse.

“ Qu'il importe de donner suite à l'article 15^{ème} du Règlement de la Société, dans lequel Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Saint-Hyacinthe demande que l'enseignement antialcoolique soit donné dans les Séminaires, Collèges, Couvents et Ecoles.

“ Il soit résolu que le *Comité Permanent* soit chargé de promouvoir cet enseignement, en créant pour le Séminaire, l'Ecole Normale, les collèges et les couvents du diocèse, des *prix spéciaux*, qui seront décernés pour les *meilleurs travaux* faits selon le programme qui sera communiqué par le Comité, aux Institutions où la Société sera établie et où l'enseignement antialcoolique sera donné ”.

Des multiples moyens dont se servent les apôtres de la

tempérance, nous serions bien étonné si l'avenir ne montrait pas que celui ci est l'un des plus efficaces. La pensée de " s'emparer de la jeunesse " et de lui inculquer des convictions antialcooliques, indique que les organisateurs de la tempérance entendent faire œuvre durable. Ils agissent, et ils ne sauraient se lasser de le faire, auprès des *hommes* ; ils rêvent, sinon de détruire chez tous, ce qui est moralement impossible, du moins d'affaiblir chez tous, et de détruire chez le plus grand nombre possible, la détestable habitude de boire l'alcool. Mais ils savent que l'*homme* ou la *femme* ne boit que parce que le *jeune homme* ou la *jeune fille* s'y est habitué. Le cas, bien qu'il se présente, est pourtant plutôt rare d'*hommes débutant* dans l'ivrognerie, à l'âge mûr. Aussi, est-ce la jeunesse que l'on veut atteindre ; c'est à elle que l'on veut apporter la lumière et la conviction, car, dans la jeunesse, " l'esprit est moins préjugé, et l'âme plus accessible à la vérité ; elle n'a pas connu l'emprise de la passion ". S'il reste toujours possible de détruire, dans un habitudinaire, le goût de la boisson, il est toujours plus facile de prévenir l'habitude.

Le Congrès de septembre dernier a donc pensé qu'il donnerait au travail du *Comité Permanent* un but bien pratique, s'il lui demandait d'inspirer *aux jeunes*, l'horreur de l'alcool.

Pour atteindre le but proposé, le Comité a ajouté aux moyens communément employés, une initiative nouvelle — du moins dans la région de Saint-Hyacinthe : *la création pour les élèves des collèges et des couvents, de prix spéciaux comme récompense à des travaux antialcooliques*. Le Comité n'entend pas enseigner méthodiquement, par lui-même, l'antialcoolisme — encore cependant, qu'il veuille bien *aider* à cette œuvre par des conférences et par des tracts ; son rôle est d'offrir aux instituteurs et aux institutrices, pour leurs élèves, des prix spéciaux que ceux-ci ne pourront gagner qu'à certaines conditions. Le Comité proposera un sujet traitant de l'alcoolisme, de ses méfaits etc. Les élèves devront rédiger quelques pages sur le sujet proposé. Le mérite de leurs *compositions* ne sera pas établi uniquement selon la plus ou moins parfaite facture *littéraire* de la phrase, mais, d'abord, selon l'*exactitude* et la clarté des idées exprimées.

Mais, dira-t-on, des enfants de quatorze ou quinze ans n'ont ni la science ni l'expérience nécessaires pour traiter de

ces sujets : Où puiseront-ils donc les éléments de leurs compositions ?

Les élèves auront, pour s'instruire, les leçons antialcooliques qu'à la demande de l'autorité diocésaine — (art. XV du Règlement de la Société de Tempérance) leurs maîtres ne manqueront pas de leur donner ; ils auront les Conférences que le *Comité Permanent* leur procurera ; ils auront la lecture des tracts de propagande ; ils auront enfin leur propre expérience : il n'est pas d'enfant de quinze ans, qui, quelque jour, n'ait côtoyé un homme *en boisson* ; et cette seule vue vaut d'autres arguments, pour le convaincre qu'il ne faut pas boire l'alcool. Des notes recueillies aux leçons de leurs maîtres et des conférenciers, et de celles qu'ils extraieront des tracts, comme des spectacles attristants qu'il leur a été donné de contempler, les jeunes gens et les jeunes filles, élèves des Collèges et Couvents, pourront faire d'intéressants travaux.

C'est aux meilleurs de ces travaux que sont destinées les *récompenses* du Comité ; en premier lieu, les auteurs liront leurs *œuvres* en séance solennelle de fin d'année devant l'auditoire d'honneur que sont toujours pour des enfants leurs parents, et pour des écoliers, leurs maîtres et leurs compagnons ; et ils recevront des *prix* : Plusieurs pièces d'or offertes, cette année, par le Lieutenant-Gouverneur et le Premier Ministre de la Province, ainsi que par les Députés du comté, en même temps qu'elles seront un témoignage non équivoque de l'approbation donnée à l'œuvre du Comité, seront un précieux encouragement aux élèves qui les gagneront, sans doute, mais aussi, aux maîtres dont les leçons auront été utilisées.

C'est cet enseignement que le *Comité Permanent* inaugurerait à Saint-Hyacinthe, le 10 décembre dernier. Ce jour-là, le *professeur* était Monsieur l'abbé Tranchemontagne, p. s. s. ; les élèves étaient tour à tour les jeunes gens de l'Académie Girouard, et les jeunes filles de l'Académie Prince et de l'Ecole Normale. Cette *leçon* est la première d'une série.

Nous souhaitons que celles qui suivront offrent l'intérêt et aient le succès de la première, que les professeurs y apportent la compétence, les élèves l'attention, et les parents l'encouragement de leur présence.

fr. AUG. LEDUC,
des frères-prêcheurs.

LE CONGRES NATIONAL ITALIEN DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Le 15 septembre dernier, s'ouvrait à Florence le premier Congrès National du Tiers-Ordre Dominicain. Le succès du Congrès régional de Turin tenu en 1911, fit bien augurer de celui de cette année qu'il annonçait. Un troisième, international cette fois, se prépare pour 1916, et aura lieu dans la Cité de Bologne, qui garde fidèlement la dépouille mortelle du Patriarche des Prêcheurs.

Les tertiaires italiens avaient répondu en grand nombre à l'appel qui leur était adressé : plusieurs tertiaires étrangers s'étaient joints à eux.

L'excellente préparation de ces assises du Tiers-Ordre, dûe au R. P. Becchi, leur organisateur zélé et expérimenté, produisit ses fruits. L'ordonnance parfaite des cérémonies et des assemblées, l'intérêt et la haute portée des idées développées par des conférenciers de talent, les discussions d'où jaillit la lumière par le choc des opinions, l'esprit de fraternelle union qui a régné durant ce Congrès, permettent de dire qu'un succès complet a réalisé les espérances de tous.

Enfin le Congrès a reçu la consécration de la plus haute autorité, celle du Saint-Siège, qui a béni et approuvé ses réunions.

Chaque matin, après la messe, les congressistes se sont réunis pour les conférences suivies de délibérations. L'après-midi, après une seconde séance, on célébrait un office accompagné d'un discours : le troisième jour, les tertiaires se rendirent en pèlerinage à Sienne.

Parmi les assistants, on remarquait le Cardinal Boschi, archevêque de Ferrare, plusieurs archevêques et évêques, les TT. RR. PP. Provinciaux d'Italie, présidents d'honneur du Congrès, le comte Jean Grosoli, la princesse Giustiniani Bandinini, enfin des personnalités étrangères, entre autres la Prieure et une Sœur du Tiers-Ordre de Paris. Le mercredi 17, les congressistes eurent la joie de voir siéger au milieu d'eux le Révérendissime Père Cormier, Maître Général, et de

recevoir sa bénédiction après qu'il eut prononcé quelques paroles pleines de paternelle bonté et d'encouragement. La présidence effective du Congrès appartenait au T. R. P. Luddi, prieur du couvent de Reggio de Calabre.

Ces réunions auront certainement un heureux résultat : elles ranimeront la ferveur des tertiaires en leur faisant mieux comprendre et apprécier le but de leur vocation : leur propre sanctification et par là celle de la société. C'est ainsi qu'ils seront vraiment apôtres et les dignes enfants de leur Bienheureux Père.

Aussi le Congrès s'ouvrit-il par un discours sur l'Apostolat, sujet que traitèrent encore les orateurs des deux jours suivants. En effet, le *lundi 15 septembre*, à 6 heures du soir, après les complies et la procession du *Salve Regina* à Santa-Maria-Novella, la belle église dominicaine, le R. P. Marc Righi, O. P., prit pour sujet de son discours : *L'Ordre de Saint-Dominique et l'apostolat de la parole*, idée qu'il développa en montrant après un tableau du bien accompli par l'Ordre, comment saint Dominique fut appelé par Dieu à rendre témoignage de la vérité par la parole, et comment les Prêcheurs, continuant la mission de leur fondateur, ont annoncé l'Évangile dans tout l'univers. Il rappela également l'influence que ces religieux ont eue sur leur temps, particulièrement au XIX^e siècle, en occupant la chaire de Notre-Dame de Paris. La source de leur éloquence est dans cet amour de la vérité que le Bienheureux Père mit au cœur de ses fils.

Le *mardi 16 septembre*, les congressistes vinrent demander les lumières d'En-Haut par l'assistance à la messe que le cardinal Boschi célébra à Santa-Maria-Novella. Divers artistes et plusieurs sociétés musicales prêtèrent leur concours à la cérémonie.

Après la messe, le Congrès tint sa séance matinale à San-Marco, église du couvent dominicain, qui garde avec ses trésors artistiques, le souvenir de trois des plus pures gloires de l'Ordre : saint Antonin, Fra Angelico et Savonarole.

La réunion s'ouvrit par un discours de Mgr Mistrangelo, archevêque de Florence, qui souhaita la bienvenue aux tertiaires et les exhorta à suivre les exemples, à écouter la voix des grands saints dominicains qui ont vécu dans cette ville et à conserver la foi profonde qui les animait, afin de lutter comme eux contre le mal qui envahit les âmes.

Le R. P. Becchi, commentant la parole de saint Paul : "*Illuminavit vitam per Evangelium*", expliqua que le Tertiaire dominicain doit porter la lumière au monde par la pratique des vertus évangéliques, et se sanctifier lui-même pour préparer la restauration sociale dans le Christ, selon le désir du Souverain Pontife.

C'est encore la sanctification individuelle que le T. R. P. Luddi recommanda ensuite au tertiaire, soldat du Christ. Il s'exercera de la sorte au combat par la lutte contre soi-même et pourra triompher des ennemis de Dieu, de l'Eglise et du Pape en leur opposant la foi, la charité et le zèle.

Mademoiselle Elizabeth Galcotti, au nom des dames tertiaires de Florence, adressa aussitôt après aux congressistes un salut fraternel et ajouta quelques détails sur l'histoire du Tiers-Ordre depuis son origine jusqu'à nos jours.

M. le chanoine Caio Rossetti, archiprêtre de Cavarzere, tertiaire, prit ensuite la parole pour exposer ce que doit être *La pratique de la vertu chrétienne selon l'esprit dominicain*. A un ordre apostolique il faut des saints, des saints par la foi, l'humilité, l'obéissance à l'autorité religieuse, par l'esprit de prière et de mortification, par la dévotion à l'Eucharistie, mais des saints instruits de la science sacrée, nécessaire à l'apôtre. L'orateur exprime le souhait que les tertiaires pratiquent plus spécialement les vertus intérieures comme moyen d'apostolat, entre autres l'humilité par l'obéissance aux supérieurs religieux ; qu'ils s'exercent à l'oraison mentale, à la prière vocale ainsi qu'à la mortification ; qu'ils travaillent à acquérir une forte instruction religieuse par la lecture des livres de piété et même, pour ceux qui ont la préparation nécessaire — mais pour ceux là seulement — par l'étude de la Bible et de la Somme de saint Thomas.

Il serait désirable à ce sujet que l'on fit passer aux tertiaires avant leur admission, un examen sur ces matières afin de s'assurer qu'ils possèdent un fonds de connaissance suffisant. Enfin qu'ils pratiquent la communion fréquente si recommandée par le Pape et source de toutes les grâces.

La séance se termine par un discours de Mgr Nasalli-Rocca, évêque de Gubbio, sur *l'esprit du Tiers-Ordre Dominicain*, esprit de pureté, de mortification, de fidélité à l'Evangile et à l'Eglise, de confiance envers la Vierge. Il s'éleva contre ceux qui détournent le peuple d'une simplicité de vie toute chrétienne, et exhorta les tertiaires à lutter pour la

bonne presse contre la mauvaise, cause de la perte de tant d'âmes.

A 3 heures de l'après-midi, le Congrès siégea de nouveau. M. l'abbé Regattieri, tertiaire de Ravenne, parla de *l'Opposition de l'esprit du Tiers-Ordre Dominicain à l'esprit du monde*. Cet esprit qui doit être celui des tertiaires consiste dans l'adhésion totale à la vérité et dans la mise en pratique des convictions religieuses opposées aux conceptions fausses et erronées du monde. L'esprit mondain basé sur l'égoïsme, l'amour des biens périssables, la jouissance à tout prix, se manifeste dans les modes et dans la littérature. Les tertiaires devront donc être formés à l'esprit religieux par les directeurs du Tiers-Ordre, dans les assemblées ou en particulier. Ils devront pratiquer fidèlement la règle, surtout en ce qui concerne la mortification, la charité, le détachement des plaisirs profanes, selon leur condition.

G. LANGERON.

(*L'Année Dominicaine*).



Dieu se sert du cœur de ceux qui sont à Lui pour rayonner sur le monde.

(Madame Goyan).

La piété donne des ailes à l'esprit, elle est une espèce de génie.

(L. Joubert).

INFORMATIONS RELIGIEUSES

CHINE : *L'organisation des catholiques.*

SYRIE : *Les établissements catholiques de race latine.*

* * *

CHINE : *L'organisation des catholiques.* Tout le monde sait qu'un des premiers actes du gouvernement de Chine fut de faire donner, par la Chambre provisoire de Nankin, la liberté des cultes pleine et entière. On sait aussi le véritable enthousiasme qui accueillit cette déclaration, surtout de la part des catholiques, et encore, le puissant élan que ce seul mot de liberté donne à la propagation de la foi de notre chère Chine tout entière, et surtout dans le Nord.

D'abord, protestants et bouddhistes jetèrent feu et flammes, mais quelques jours suffirent à refroidir leur enthousiasme. Les bouddhistes, rassurés sans doute par les intentions bienveillantes du gouvernement au sujet de leur pain quotidien, remisèrent leurs arguments. Et nos frères séparés les protestants trouvèrent très vite des accommodements avec le ciel ; tandis que leur enquête contradictoire ne quittait pas leurs bureaux, certains d'entre eux, et non des moindres, comme Ting-i-Hoa, faisaient risette aux athées dogmatisants (les confucianistes) et prênaient un ralliement pur et simple : Confucius n'est plus seulement pour eux le sage, le saint de la Chine, c'est un fondateur de religion.

Les braves catholiques de Tientsin, se voyant bien seuls, ne se découragèrent pas pour cela et n'épargnèrent aucun moyen pour arriver à se faire entendre. Et d'abord, il fallait donner sérieusement l'alarme. Le *Koang i-Lou* (journal catholique édité à Tientsin et organe de l'Union de l'action catholique chinoise pour les provinces du Nord, par ses articles et ses tracts, a joué un rôle admirable ; on se demande où nous en serions sans la campagne qu'il nous a permis de mener. Il y eut bien, dès le principe, le camp des impuissants quand même, (hélas ! où n'existe-t-il pas !) qui affirmaient l'impossibilité radicale de faire faire machine en

arrière : " Que pouvez vous contre la machine gouvernemen-
tale, contre le Parlement, contre les gouverneurs, qui, presque
tous, ont prié, presque sommé le pouvoir central d'établir le
confucianisme comme religion d'Etat ? La motion passera,
puisque aussi bien maintes ordonnances récentes du Prési-
dent ont fait agenouiller tout le monde officiel et les élévss
des écoles devant le philosophe.... Mais, malgré les timorés, les
adhésions venaient chaque jour nombreuses, chaleureuses, à
la vaillante U. A. C. C. de Tientsin ; Dieu demande l'effort,
non le succès.

Cependant, il n'y avait pas un moment à perdre :
toutes les réunions de l'action catholique chinoise con-
cluaient à l'action directe, à une démarche auprès du
Parlement, ou auprès de la Commission de la Constitution.
Trois chrétiens de Tientsin, un chrétien de Pékin et un
chrétien de Jéhol retenu à Pékin depuis quelques mois
furent élus comme délégués : l'on mettait bravement : " Man-
dataires de l'Eglise catholique de Chine. " Nos cinq porte-
parole se présentent à la Commission parlementaire (70 à 80
membres) chargée d'élaborer la Constitution ; ils sont reçus
avec honneur, et par un certain nombre de députés, avec
enthousiasme : " Vous arrivez avec infiniment d'à propos,
leur disent ces derniers ; nous avons lutté de toute notre
énergie et la séance d'avant-hier a été tellement orageuse
qu'on s'est séparé sans conclure. Nous n'avons pas reculé
d'un pas, ajoutèrent-ils ; désormais, avec l'appoint que vous
nous apportez, nous lutterons avec plus d'entrain ! " Les
cinq présentent leur mémoire qui réfutait point par point
celui des confucianistes. Deux d'entre eux, MM. Nai et
Léon, suppléent de vive-voix à ce que l'écrit ne pouvait dire,
et l'on se sépare, attendant avec un peu plus d'espoir la
deuxième discussion. Puis, quatre ou cinq jours durant, nos
braves voient un grand nombre de députés : ils se présentent
même chez Yuan-Chi Kai. Là, le chef du protocole les reçoit
très bien et les prie de ne pas insister pour voir le président
ce jour-là, car on était à la veille de l'élection. Il ajoutait
que le mémoire serait examiné avec la plus grande attention.
Une troisième copie fut présentée au Sénat et une quatrième
à la Chambre....

En tout cela, nous devons, après Dieu, de grandes
actions de grâces à M. Nai. C'est grâce à lui que toutes ces
démarches ont pu se faire : il est lié avec un très grand nom-

bre de députés et de personnages politiques, et c'est un homme d'une foi à transporter les montagnes. En fait, il en a bien transporté, puisque l'opposition, qui ne comptait guère jusque-là, a rallié près de quatre cents députés !

Ils nous annonçaient joyeusement ce résultat à leur retour ; mais le gros point noir, c'était Yuan Chi-Kai qui venait d'être élu à titre définitif (pour cinq ans) et qui était partisan du projet.... L'on sait que sa volonté n'est pas de coton.... Le président du Sénat et celui de la Chambre pensaient comme lui.... Nos inquiétudes reprenaient plus vives après la première explosion de joie....

Ce soir du mardi 14 octobre, coup de théâtre : les journaux de Pékin publient en vedette la grande nouvelle : *Liberté des cultes, pure et simple !* La Commission s'était décidée en notre faveur. A l'eau, les projets du confucianisme réveillés ! A l'eau nos soucis et nos chagrins !

Il faut espérer que la ratification ne nous réservera pas une désagréable surprise : une motion présentée par vingt-cinq députés, pourrait amener une deuxième discussion. Mais l'opinion évolue sérieusement vers la solution libérale et à moins d'événements improbables, le Parlement maintiendra la sentence de la Commission.

Il faut avoir vécu notre vie, vu de près notre Eglise de Chine, sa position dans la société, dans le pays, devant le gouvernement, pour se rendre compte de l'importance inouïe de cette victoire. Le parti catholique est désormais reconnu de tous et il est une force. Le tableau ne serait pas complet si je n'ajoutais un trait. Tandis que les hommes d'action luttent par la parole et la plume, les femmes priaient, les enfants aussi, et un jour, un mendiant venait à la porte du Comité offrir joyeusement son obole pour la *cause* de la religion. Là sont nos espérances d'avenir.

* * *

SYRIE : *Le catholicisme et les œuvres latines.* Le voyageur qui parcourt le littoral syrien est frappé du grand nombre d'établissements catholiques européens qui tantôt se cachent dans les vieux quartiers des villes et tantôt se mettent à l'aise dans les faubourgs, jetant souvent leur note claire d'édifices en pierre blanche sur la teinte plus grise des maisons voisines.

Ces établissements, dont beaucoup ont un aspect monumental, ont été, pour la plupart, bâtis avec lenteur, ainsi que l'exigeait la modicité des ressources ; mais l'opiniâtreté dans le zèle est venue à bout de toutes les difficultés, et c'est aujourd'hui, dans toute la Syrie, une magnifique floraison d'œuvres de toute sorte faisant vraiment honneur à l'Eglise catholique. Les œuvres catholiques européennes peuvent se répartir en *paroisses, missions, œuvres d'enseignement, œuvres de charité, œuvres de prière*. Passons-les en revue avec quelque détail, assez rapidement toutefois pour éviter la fatigue au lecteur. On nous pardonnera quelques énumérations nécessaires en pensant que les chiffres aussi ont leur éloquence.

* *

I. *Paroisses*. — A tout seigneur tout honneur. Les Pères Franciscains (Custodie internationale de Terre-Sainte) qui depuis sept siècles ont gardé les Saints Lieux, parfois au prix de leur sang, ont groupé autour des sanctuaires un certain nombre de fidèles latins. Ainsi se sont formées les paroisses de Jérusalem, Bethléem, Saint-Jean-in-Montana, Jaffa, Nazareth, Cana, Damas, auxquelles il faut ajouter celles de Saint-Jean-d'Acre, Tripoli et Alep.

Les religieux Carmes (de nationalités diverses) desservent la paroisse de Caïffa. A Beyrouth, les fidèles de rite latin ont à leur tête des capucins français dont le zèle apostolique a su créer une œuvre de presse déjà très intéressante. Dans la même ville la grande église des Pères Jésuites, à l'Université Saint-Joseph, est au centre d'œuvres fort vivantes qui groupent surtout les éléments populaires.

* *

II. *Missions* — Pour faire du prosélytisme parmi les schismatiques et pour aider, par l'appoint des méthodes occidentales, le zèle des clergés orientaux catholiques, des missions nombreuses ont été fondées à travers toute la Syrie. Il convient de citer les vingt-cinq postes créés par les prêtres (de toutes nationalités) du patriarcat latin de Jérusalem tant en Palestine que dans la Transjordane, et les centres d'apostolat fondés dans le Liban, la région de Damas et la Syrie du Nord par les Jésuites, les Lazaristes et les Capucins.

Le prosélytisme direct, tenté sur quelques points, a donné des résultats assez consolants.

C'est ainsi que les missionnaires du patriarcat latin ont opéré des conversions parmi les bédouins de la Transjordane et au village d'Aboud en Samarie. Un célèbre missionnaire jésuite, surnommé *l'évêque des paysans*, le P. Barnier, a ramené à l'Eglise catholique, il y a une vingtaine d'années, un grand nombre de schismatiques dans la région comprise entre Homs et Tripoli : ce qui a nécessité la création d'un nouveau diocèse grec melkite. Enfin les Lazaristes ont fait un millier de conversions dans la contrée d'Akbès entre Alexandrette et Alep.

* *

III. *Œuvres d'enseignements.* — Elles constituent l'effort principal accompli par le zèle des prêtres séculiers et surtout des divers congréganistes qui sont en majorité français.

L'enseignement supérieur est donné dans l'Ecole biblique, établie à Jérusalem près du sanctuaire de Saint-Etienne par les religieux Dominicains dont le périodique, la *Revue Biblique*, et les autres publications scientifiques, se répandent dans le monde entier. La nouvelle succursale de l'Institut biblique de Rome, confiée aux Pères Jésuites et placée sous la protection de la France, augmentera, elle aussi, le renom de la science catholique.

L'Université Saint-Joseph, fondée à Beyrouth par les Pères Jésuites et qui comprend une Faculté de médecine et de pharmacie, une Faculté orientale, une Ecole de droit, une Ecole d'ingénieurs, un Séminaire oriental, un Collège classique, est de la plus grande importance au point de vue catholique.

Un Séminaire latin international, dirigé par le patriarcat de Jérusalem, un Séminaire grec-melkite confié aux missionnaires d'Alger (Pères Blancs) qui desservent le sanctuaire de Sainte Anne dans la Ville Sainte, enfin un Séminaire syrien-catholique tenu par les Bénédictins français du mont des Oliviers : tels sont, avec le Séminaire des Jésuites de Beyrouth, les centres de formation du clergé. Nous ne parlons pas ici, puisqu'il n'est question que des œuvres européennes, des Séminaires où la direction est exercée par les clergés orientaux.

Les collèges et écoles, tant pour les garçons que pour les jeunes filles, sont légion. En tête viennent, pour les garçons: le collège des Jésuites de Beyrouth ; celui des Lazaristes d'Antoura (Liban) ; celui des Franciscains d'Alep ; celui des Frères des écoles chrétiennes de Beyrouth, Tripoli, Caïffa, Jaffa et Jérusalem ; ceux des Frères Maristes de Djouni et de Saïda ; pour les jeunes filles : le pensionnat des Dames de Nazareth à Beyrouth ; celui des Sœurs de Sion à Jérusalem ; celui des Sœurs de Charité à Beyrouth ; ceux des Sœurs de Saint-Joseph à Beyrouth, Alep, Saïda, Jaffa, Jérusalem ; celui des Sœurs de la Sainte-Famille à Beyrouth.

A côté de ces collèges se trouvent des établissements plus modestes, répartis dans les grandes villes, dans les petits centres, ou même dans les campagnes, et dirigés par un personnel congréganiste : Pères Salésiens, Frères des Ecoles chrétiennes, Frères Maristes, Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Sœurs de Saint Joseph, Sœurs Salésiennes Sœurs allemandes de Saint-Charles, Sœurs Franciscaines, missionnaires de Marie, Sœurs de la Sainte-Famille, Sœurs de la Charité de Besançon, Sœurs Franciscaines, tout court Tertiaires Carmélites, Sœurs indigères Mariamettes, Sœurs indigènes du Rosaire. D'autres écoles ont un personnel laïque, mais sont placées sous la direction du clergé latin, séculier ou congréganiste. Ainsi, dans chaque paroisse ou mission, Franciscains, Carmes et clergé séculier ont à leur charge une école gratuite ; ainsi les deux Congrégations des Jésuites et des Lazaristes font chacune instruire à leurs frais, dans ces petites écoles du village, plus de 6,000 élèves. Les Capucins français et les Lazaristes allemands (mandataires de la Société de Cologne) ont également à leur charge un bon nombre d'écoles gratuites. Signalons en passant que l'influence catholique et française a souffert du fait que Jésuites, Capucins et Lazaristes ont été contraints ces dernières années, faute de ressources, de renoncer à beaucoup de ces écoles. (Sur 200 les Jésuites ont dû n'en conserver que 140 ; les 60 autres étaient entretenues aux frais de leurs collèges supprimés en France : Exemple pris entre mille du contrecoup immédiat de l'anticléricalisme français sur notre protectorat).

Dans le but de former un personnel indigène instruit, les Pères Jésuites ont fondé à Danaïl (Cœlésyrie), pour leurs écoles du Liban, et les Lazaristes allemands à Jérusalem, pour leurs écoles de Galilée, une école normale. A Beyrouth

les Sœurs de Charité ont une oeuvre semblable pour la formation des maîtresses.

On peut évaluer à 40,000 environ le nombre des élèves admis dans les écoles catholiques dirigées par les européens ou placées sous leur dépendance. La France subventionne, en outre, un grand nombre d'écoles fondées par les divers clergés orientaux catholiques.

* *

IV. *Les œuvres de charité.* — L'espace nous manquerait pour les décrire un peu longuement, car elles se sont multipliées et développées en Syrie d'une façon véritablement merveilleuse. Contentons-nous de signaler l'immense citadelle de la charité constituée par l'ensemble des œuvres des Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Beyrouth et de dire qu'en Palestine seulement les Sœurs de Saint-Joseph n'ont pas moins de 4 hôpitaux et 3 orphelinats, les Sœurs de Charité 3 hôpitaux et 3 orphelinats, les Frères de Saint-Jean de Dieu 2 hôpitaux, les Pères Salésiens, 3 orphelinats, les Pères Franciscains 1 orphelinat, les Pères de Sion 1 orphelinat, les Sœurs des Sept-Douleurs 1 hospice pour vieillards, les Sœurs Franciscaines, 1 orphelinat, les Bénédictines du Calvaire, 1 orphelinat, les Sœurs de l'Hortus Conclusus 1 orphelinat, les Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie 1 maison pour les incurables, etc.

Les Sœurs d'Ivrea vont diriger le nouvel hôpital italien de Jérusalem.

Des Dispensaires gratuits ont été fondés par les diverses Congrégations religieuses un peu partout. Ainsi, les Pères Jésuites en ont, dans le Liban, sept sous leur dépendance qui fournissent des remèdes à près de trente mille malades. Seulement, pour la Palestine, c'est, au bas mot, le chiffre annuel de cinq mille malades soignés dans les hôpitaux et de trois cent mille dans les dispensaires qui s'impose.

V. *Œuvres de prière.* — La Terre Sainte a attiré de nombreuses religieuses cloîtrées. Les prières des Carmélites, Clarisses, Réparatrices, Bénédictines obtiennent du ciel les bénédictions nécessaires pour les œuvres des missionnaires en Syrie. Carmes, Trappistes, Passionistes offrent à Dieu leur vie mortifiée pour implorer de lui les mêmes faveurs. Les Pères Franciscains, les Pères Blancs, les Dominicains, les

Bénédictins de Beuron, les Carmes gardent d'insignes sanctuaires où vont s'exhaler la prière des pèlerins.

Ceux-ci se rendent à Jérusalem par groupes nombreux depuis l'institution par les Assomptionistes (1882) des Pèlerinages de Pénitence qui ont contribué, pour une large part, à tourner les regards de l'Eglise catholique et de la France vers la Syrie. Deux grandes caravanes viennent chaque année à Jaffa par l'*Etoile*, au printemps et en automne, et font leur entrée solennelle au Saint-Sépulcre, précédées par la croix et par le drapeau français. Le pèlerinage français Saint-Louis a également lieu deux fois l'an. Enfin, l'exemple de la France catholique a été imité par d'autres nations : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, l'Italie et la Suisse. Ces manifestations de foi, rendues plus faciles par les œuvres d'hospitalité que dirigent les Franciscains, les Assomptionistes, le clergé séculier autrichien, les Lazaristes allemands et les Carmes, attestent aux yeux des chrétiens orientaux séparés de Rome la vitalité immortelle de l'Eglise catholique.



L'homme est si faible contre lui-même que lorsqu'il cerne le plus rigoureusement ses défauts et ses vices, il fait encore passer des vivres et des armes aux assiégés,

(L. Veuillot).

VARIÉTÉ

Méditation d'un homme du monde en la nuit de Noël :
Incompatibilité entre la joie chrétienne et la joie mondaine.



QUAND il quitta tout à l'heure l'église, la messe de minuit commençait. Enervé par la diète, que son médecin lui imposait depuis plusieurs jours, il ne sut pas résister au malaise, qu'il éprouva de la foule trop compacte et de l'église surchauffée. Il avait confié aux soins d'un ami son épouse et ses deux jeunes filles. Et maintenant, revenu machinalement à son salon demi-obscur, qu'éclaire seulement la lampe électrique de la rue, son chapeau encore sur la tête, sa canne à la main, enfoncé dans un fauteuil, que son manteau de fourrure rend trop étroit, il continue la songerie, qu'a provoquée en lui le spectacle de ce commencement de messe : l'église illuminée et tout ce grouillement de figures humaines, dont il observait les expressions diverses. Il revoit surtout, dans un coin, près de la porte, une pauvre, qui priait les yeux tournés vers l'autel. Et ces yeux de la pauvre qui priait, et paraissait si heureuse de prier, lui rappellent une espèce de bonheur, qu'il a connue lui aussi. C'était dans une chapelle de collège, qu'il assistait, en ce temps-là, à la messe de minuit. Le grand, l'étrange, le profond bonheur que donnaient alors les quelques minutes de l'action de grâces après la communion ! Non seulement croire qu'on a Dieu dans sa poitrine, — cela, il le croit encore et il communie encore parfois, — mais pouvoir, comme alors, chuchoter à Dieu des mots d'adoration, des promesses folles de dévouement, tout un langage d'amour, qu'on rougirait de révéler au plus intime ami ! Cette joie-là est restée incomparable. Les autres joies n'ont pas atteint ces régions pro-

fondes de l'être. Et cela lui rappelle les vers de Maurice Bouchor :

“ Mais je rêve à Jésus, qui près d'ici repose,
 “ Et, tout au fond de moi, je ressens quelque chose,
 “ De plus doux que l'amour ”.

En vérité, pourquoi cette joie lui serait-elle maintenant étrangère ? Il n'a pas été mauvais chrétien. Depuis les vingt années qu'il pratique avec succès le droit, il n'a pas omis les devoirs essentiels de la religion. Il a été bon chef de famille. Sa réputation professionnelle est intacte. Maintenant que son intelligence est plus puissante, ses devoirs plus graves, sa vie plus complète et plus épanouie, pourquoi ignorerait-il ce bonheur, qui devrait être celui de la pleine virilité, puisqu'il consiste surtout dans la connaissance et dans la pensée, la pensée que l'être chétif et successif qu'on est s'unit à l'Être éternel et infini ? La joie chrétienne de Noël, qui s'exprime toute dans le cri du prophète : “ Emmanuel ! ” “ Dieu avec nous ! ”, comment en est-il venu à sentir qu'elle est presque d'une autre espèce que lui-même ?

Quelles conditions, quelle atmosphère, cette joie exige-t-elle pour se développer et s'épanouir ? Le fait est que depuis la naissance de Jésus-Christ, elle se retrouve toujours dans des conditions et une atmosphère spéciales.

* * *

Il s'imagine être à Bethléem, durant la nuit où le Sauveur vint au monde. Dans une hôtellerie, toute illuminée encore malgré l'heure avancée, on prolonge le banquet que donnent à des amis les fonctionnaires romains, préposés au recensement. Il entend les éclats de joie des convives. Il les devine accoudés sur les lits, les yeux allumés par la gaiété, que donnent le vin, la bonne chère et la société. C'est une espèce de joie que les hommes ont toujours connue. Dans une étable, en dehors de Bethléem, une fête a lieu aussi. Ici pareillement, il entend les chants joyeux : une mélodie ineffablement douce remplit la nuit claire. Des bergers, prosternés devant une mangeoire d'animaux, lèvent vers lui des figures rayonnantes d'une joie, qu'il connaît aussi. C'est la joie nouvelle, qui monte du cœur humain avec la première

prière chrétienne. Mais, hélas, dans quel lieu ! avec quel cortège de misère et de souffrances extérieures ! Et il se demande pourquoi l'autre fête, dont il vient d'être témoin, ne s'unirait pas à celle-ci, et pourquoi ces deux sortes de joies, également humaines, ne se fusionneraient pas ensemble. A l'œil égrillard du convive réjoui et repu ne peuvent donc pas monter les pleurs de joie de l'adorateur en haillons ?

Mais, plus d'un demi-siècle s'écoule. Pour surprendre une manifestation nouvelle de joie chrétienne, il va s'asseoir au repas des agapes, pendant lequel les premiers chrétiens reçoivent l'Eucharistie. C'est à Ephèse, dans la chambre haute d'une maison du quartier pauvre. Il remarque chez les convives la même joie silencieuse qui transfigurait les bergers. Mais il ne peut s'empêcher de constater que le repas est bien maigre. Ces gens sont austères. Ils ont mis en commun leurs biens. Et après la fraction du pain, il entend le presbytre, un compagnon de saint Paul, rappeler " que la figure de ce monde passe, qu'il faut user des biens, comme n'en usant pas, et que c'est dans le Seigneur qu'il faut se réjouir "

Il voit bien, d'ailleurs, que l'histoire de la joie chrétienne, c'est l'histoire de la sainteté. Et la sainteté n'existerait pas s'il ne s'était pas rencontré des hommes capables de se sevrer des joies mondaines et terrestres. Il devine, là, au fond de son sa'on, le tableau de Murillo, où un saint François vigoureux et beau, reçoit dans ses bras le crucifié. Murillo prend des libertés avec l'histoire. Pour lui, il se représente François d'Assise autrement : avec une figure joyeuse mais douloureuse aussi, extatique mais amaigrie, et le corps exténué, et les mains stigmatisées.

Jamais il ne trouve la joie chrétienne chez ceux qui jouissent de la joie sensible et mondaine. L'une semble s'opposer sans cesse à l'autre. N'est-ce là qu'une antithèse ? Cette opposition ne s'explique-t-elle pas ? La psychologie ne saurait-elle donner la raison de ce fait ?

* * *

Il se souvient maintenant d'un article, qu'il lisait, il y a quelques jours dans une revue d'Europe. L'auteur, un psychologue, pas chrétien, mais curieux de mystique chrétienne, montrait le rôle de cette mortification que l'Eglise

catholique demande à ses fidèles, et qui seule permet au croyant de vivre son idéal. Car, bien que, selon Aristote, l'homme soit en quelque sorte toutes choses, parce que, ayant la connaissance, il peut en quelque manière s'assimiler tous les êtres, cependant la somme d'attention qui lui est départie pour suffire aux diverses fonctions de la vie, aux plus élevées comme aux plus humbles, se spécialise forcément à mesure qu'il vit et qu'il utilise cette attention sur des objets particuliers. L'homme est très borné. Sa vie animale d'ici-bas est courte. Son organisme débile ne le rend capable que d'une certaine somme d'actes, de sentiments, de pensées. A mesure qu'il vit, les pensées et sentiments qu'il a habituellement, les actes qu'il accomplit le plus souvent, le rendent peu à peu moins capable des pensées, des sentiments, des actes opposés ou contradictoires. Ainsi par exemple, la connaissance, qu'il peut avoir, par sa raison, de l'Être infini, du but supérieur de la vie, est diminuée et pratiquement anéantie quelquefois par l'importance qu'il donne aux opérations de la vie sensible et inférieure. Quand l'homme naît, il est candidat à des fonctions, à des formations, à des vies diverses et même opposées. Un équilibre peut exister. Mais, en pratique, l'homme "est merveilleusement porté à donner dans l'exagération" : la religion voit là un effet du péché d'origine. Aussi les théologiens disent-ils que les joies sensibles hébètent peu à peu ce qu'ils appellent le sens spirituel, par lequel Dieu est en quelque sorte "sensible au cœur" de l'homme. C'est pourquoi le christianisme, par la mortification, veut réduire au minimum les joies inférieures, afin de préparer le terrain à la germination, à la floraison de la vie et des joies spirituelles.

Il ne se souvient plus du reste de l'article. C'était un étrange article. Et cette théorie orthodoxe d'un libre-penseur lui revient, en ce moment, comme une explication soudaine de son impuissance à goûter la vraie joie de Noël. Il n'a pas été un mauvais chrétien. Il s'est même accordé le luxe d'être bienfaisant et de faire, comme on dit, des œuvres. Et pourtant Dieu et lui sont étrangers l'un à l'autre. Et il voit bien maintenant pourquoi. Il s'est spécialisé dans les joies mondaines. Il n'a pas été un viveur. Mais que s'est-il refusé ? A-t-il suivi vraiment la morale chrétienne ou seulement celle des honnêtes gens ? La joie spirituelle suppose un organisme rendu sensible par l'habitude à la pensée de

Dieu et au bonheur de l'aimer. Or toutes ses habitudes ont été ailleurs. Il n'a limité que par la bienséance et l'hygiène les plaisirs de sa table, et tous ceux que peut donner la richesse. Il n'a pas abusé des plaisirs de l'art et de l'intelligence, mais ne les a pas non plus complètement dédaignés. Et non-seulement, il ne s'est refusé aucun plaisir, mais encore il a mis son intelligence à organiser son bien-être. C'est maintenant un vaste ensemble, un complexe organisme vivant et puissant, et dont les lois le tyrannisent.

Et il sent, en tout cela, quelque chose d'irréparable et de définitif. Et il comprend pourquoi il est si difficile à un riche d'entrer même dès ici-bas dans le "royaume des cieux", qu'est l'état de grâce voulu et conscient. C'est maintenant fait. Toute une vie spéciale s'est développée en lui. Ses nerfs, son cœur, son cerveau n'ont pas assez de sève pour cette flore drue, excessive, merveilleusement vivace, toute en feuilles et branches grimpantes, mais sans fleur ni fruit, comme celle qui envahit parfois les jardins depuis longtemps négligés. Il se sent très éloigné de Dieu et il comprend ce que cet éloignement signifie. La vieille formule mystique "que la douleur rapproche de Dieu", lui apparaît profondément adéquate à la vérité. La douleur, seule, pourrait rétablir l'équilibre. Mais la douleur, la plus petite, lui fait horreur. Ainsi après tant d'années de vie chrétienne extérieure, il se découvre païen. Le christianisme a fait de lui un bon élément social : il est citoyen utile et honorable ; mais le but principal du christianisme, qui est d'unir à Dieu par la connaissance et l'amour l'individu humain, ce but, le christianisme ne l'a pas atteint en lui. Emmanuel ! Dieu avec nous ! C'est le cri de joie du vrai chrétien dans la nuit de Noël. Son intelligence le lui fait comprendre : mais tout son être reste indifférent. Il a pu entrer en contact par sa raison avec un monde éloigné, tellement éloigné qu'il ne souffre même pas de cet éloignement. Il comprend encore la joie chrétienne, mais ne peut plus la ressentir.

Il se sait gré de sa largeur d'esprit et de sa force d'intelligence. Et cela le rappelle à la réalité. Il sourit d'avoir été si tragiquement sérieux. C'est peut-être l'effet de la faiblesse physique : un peu de neurasthénie. Il racontera "sa nuit" à ses amis. On rira de son mysticisme. Il fait de la lumière, ôte son manteau, et tout en se regardant dans la

glace, il se murmure, comme un résumé badin de sa méditation, les vers de Nelligan :

Jésus ne descend plus pour nous :
Nous avons eu trop de joujoux.

* * *

A une heure et demie, la porte s'ouvre : les dames reviennent. Elles entrent avec toute une bouffée de nuit froide. On parle à haute voix. "La messe n'a pas été un succès. La musique a été mauvaise, les voix détestables. Et puis, pour revenir, une température absurde ! C'est presque un Noël manqué". Soudain, les voix s'arrêtent : on découvre le papa couché sur le canapé, dans la salle. La lueur bleue des bûches au gaz éclaire la figure un peu congestionnée et la pose disgracieuse du dormeur : un bout de cigare fume encore dans le cendrier sur la table : un journal froissé gît à côté du canapé. La conversation reprend avec des chuchottements. On plaint le pauvre papa. "Il va en passer un joli Noël avec sa diète. C'est lui-même qui a demandé d'avoir une dinde truffée pour le dîner. Et voilà qu'il est au régime, obligé de boire du lait, lui qui déteste le lait". On ne va pas l'éveiller au moins. Et l'une des jeunes filles, avec des précautions infinies, s'approche du canapé, lève sa voilette et embrasse son père avec une grande pitié, en murmurant : "pauvre vieux papa !"

E. CARTIER.



Les abonnés qui ne tiennent pas à conserver la collection du "Rosaire" nous obligeraient en nous retournant le numéro de novembre 1913.